



Le Marché aux Chevaux

Si elle remporte avec ce tableau (alors inachevé) un triomphe au Salon de 1853, Rosa Bonheur ne parviendra cependant pas à le vendre à la ville de Bordeaux au prix de 12 000 francs. C'est finalement le marchand Ernest Gambart qui l'achètera 40 000 francs et le revendra en 1857 en Amérique. Cette toile monumentale est aujourd'hui conservée au Metropolitan de New York.

1852-1855, huile sur toile, 244,5 x 506,7 cm

Rosa Bonheur, l'instinct animal

«J'avais pour les étables un goût plus irrésistible que jamais courtisan pour les antichambres royales ou impériales», dit Rosa Bonheur. Couverte d'honneurs, célébrée par tous de son vivant, la plus indomptable des peintres et sculpteurs animaliers du XIX^e siècle revient nous enchanter dans quatre expositions à l'occasion des 200 ans de sa naissance.

Par Armelle Fémelat

CI-DESSOUS
Édouard-Louis
Dubufe
et Rosa Bonheur
*Portrait
de Rosa Bonheur*
Mécontente
du guéridon
contre lequel
le portraitiste
du gotha du
Second Empire
l'avait
initialement
accoudée,
Rosa Bonheur
lui substitue
un taurillon peint
par ses soins.
1857, huile sur toile,
130,5 x 97 cm.

Qui était Rosa Bonheur ?

Rosa Bonheur a consacré sa vie à représenter les animaux. Engagée corps et âme dans sa vocation artistique, elle vit entourée de toutes sortes de bêtes, plus ou moins domestiquées. Si elle apprécie à leur juste valeur la fortune et les honneurs, ceux-ci ne la détournent en rien de sa sacré-sainte «mission».

1822 Naissance à Bordeaux.

1841 Première exposition au Salon.

1848 Médaille d'or au Salon et première commande officielle.

1853 Triomphe du *Marché aux chevaux* au Salon.

1860 Installation au château de By-Thomery.

1865 Chevalier de la Légion d'honneur.

1894 Officier de la Légion d'honneur.

1899 Mort au château de By-Thomery.

«**N**e pourrais-je pas me rendre célèbre en me bornant à peindre des animaux?» demande Marie Rosalie à son père, peintre et professeur de dessin. Elle a 12 ans, sa mère est morte de fatigue et de misère l'année précédente. Face à sa détermination et convaincu du bien-fondé de sa vocation, Raymond Bonheur (1796-1849) obtempère et l'accompagne bientôt dans son apprentissage, quand bien même le genre animalier n'existe pas encore vraiment... «Mon père, cet apôtre enthousiaste de l'humanité, m'a bien des fois répété que la mission de la femme était de relever le genre humain, qu'elle était le Messie des siècles futurs. Je dois à ses doctrines [saint-simoniennes] la grande et fière ambition que j'ai conçue pour le sexe auquel je me fais gloire d'appartenir et dont je soutiendrai l'indépendance jusqu'à mon dernier jour», explique Rosa Bonheur à Anna Klumpke, la jeune peintre américaine qui partage les dernières années de sa vie et écrit sa biographie.

«Je n'ai jamais consenti à aliéner ma liberté, et sous aucun prétexte», lui confie-t-elle encore, consciente d'avoir voué son existence au «culte véritable» du souvenir de sa mère. Contrairement à cette dernière qui s'est sacrifiée pour son époux et ses enfants, elle a choisi de vivre pleinement sa vocation. Forte de la «mission sainte» de «relever la femme», Rosa Bonheur, qui s'autoproclame vestale de l'art, s'engage corps et âme dans la représentation des animaux. Ce qui implique en cette seconde moitié de

XIX^e siècle de battre la campagne et de frayer dans ces lieux strictement masculins que sont les abattoirs et les marchés aux bestiaux. Cela l'oblige aussi à produire des compositions monumentales – à la mesure des peintures d'histoire, le «grand genre» qui surplombe de longue date la hiérarchie imposée par l'Académie, à la hauteur desquelles elle entend se hisser. Curieuse, elle dévore la littérature scientifique et vétérinaire, zootechnie (science de l'élevage et de la reproduction des animaux domestiques) comprise. Ouverte à la modernité, elle adoptera toute invention à même de concourir à son dessein artistique, à commencer par la photographie.

Une véritable portraitiste d'animaux

Toute sa vie, Rosa Bonheur préférera la compagnie des animaux à celle de ses congénères, et ne s'en cachera pas. «Mes chiens sont mes meilleurs amis. Je trouve en général les hommes stupides, et cela me flatte», écrit-elle à son cousin Georges Lagrolet en 1867. «Si nous ne comprenons pas toujours les bêtes, assène-t-elle plus tard au critique d'art Léon Roger-Milès, les bêtes nous comprennent toujours.» Elle fera donc en sorte de vivre entourée d'animaux, sauvages et domestiques. «Je ne me plaisais qu'au milieu des bêtes, raconte-t-elle à Anna Klumpke. Je les étudiais avec passion dans leurs mœurs. Une chose que j'observais avec un intérêt spécial, c'était l'expression de leur regard ; l'œil n'est-il pas le miroir de l'âme pour toutes les créatures vivantes ? N'est-ce pas là que se peignent les volontés, les



sensations, des êtres auxquels la nature n'a pas donné d'autres moyens d'exprimer leurs pensées?»

Formée au dessin, à la peinture et à la sculpture dans l'atelier familial aux côtés de ses frères (Auguste et Isidore) et sœur (Juliette), copiste du musée du Louvre dans ses jeunes années, Marie Rosalie se fixe à 14 ans un but dont elle ne déviara pas : devenir la plus grande représentante de l'art animalier de son temps. Ce type de production a les faveurs de la bourgeoisie et il est en plein essor. Et le fait qu'aucune femme ne s'y soit encore essayée ne l'effraie pas, bien au contraire. Ses aînés, Jacques Raymond Brassac et Constant Troyon, proposent des paysages animaliers, qu'à cela ne tienne ! Elle préfère se spécialiser dans les portraits d'animaux, mis en scène dans un cadre naturaliste. Son sujet est la vie quotidienne des bêtes, leur être-au-monde. Sans héroïsme ni angélisme, sans esbroufe non plus, en toute objectivité.

Celle qui signe «Rosa Bonheur» à partir de 1844, en souvenir du diminutif donné par sa mère, est assistée dans sa mission par son amie d'enfance Nathalie Micas. Assurant la bonne tenue de la maison et la gestion des comptes, investie dans les soins quotidiens des animaux comme dans la préparation des toiles, la mise au carreau et autres reports de motifs au calque, Nathalie l'encourage à parti-

ciper aux Salons dès 1841, et elle sera la première à la féliciter lorsqu'elle obtiendra une médaille de bronze en 1845, puis l'or en 1848. Les deux amies sont si complices que Rosa emménagera chez Nathalie après la mort de son père, en 1849. Cette dernière sait mieux que personne les efforts fournis par Rosa pour s'imposer, de l'obtention préfectorale du permis de travestissement – lui permettant de porter le pantalon, à renouveler tous les six mois – à la fréquentation assidue des abattoirs du Roule. «Il faut avoir la passion, le culte de son art pour vivre dans ce milieu d'horreurs, cette brutalité repoussante de ces grossiers tueurs de bêtes», confessa-t-elle plus tard à Anna.

«Les vêtements féminins étaient une gêne de tous les instants»

«Porter le costume masculin fut une nécessité et non une excentricité, détaille-t-elle à l'Américaine. J'avais la passion des chevaux. Où peut-on mieux étudier ces animaux que dans les foires, mêlée aux maquignons, ou dans les abattoirs, mêlée aux tueurs de bêtes ? Les fermes et les champs furent mon atelier de prédilection et la nature, mon unique inspiratrice. Les vêtements féminins étaient une gêne de tous les instants, provoquant insultes et raileries, devenant même dangereux. C'est pourquoi je me

Change de pâturages

L'artiste animalière peint cette scène sept ans après l'avoir vue en Écosse, dans les Highlands, alors qu'elle se rendait à la foire aux bestiaux de Falkirk en septembre 1856. 1863, huile sur toile, 64 x 100 cm.

»»

«Mon père, cet apôtre enthousiaste de l’humanité, m’a bien des fois répété que la mission de la femme était de relever le genre humain, qu’elle était le Messie des siècles futurs.»

PAGE CI-CONTRE
El Cid, tête de lion
Rosa Bonheur peint des lions à partir du début des années 1870. Elle les étudie d’abord au Jardin des Plantes puis héberge un couple de lions dans son domaine de By, à deux reprises. 1879, huile sur toile, 95 x 76 cm.

suis décidée à porter des habits masculins. Mes pantalons ont été de grands protecteurs. Bien des fois je me suis félicitée d’avoir osé rompre avec des traditions qui m’auraient condamnée, faute de pouvoir traîner mes jupes partout, à m’abstenir de certains travaux. Sans eux et ma blouse, je n’aurais pas pu travailler en toute sécurité, même dans la forêt de Fontainebleau. Je n’ai jamais voulu dissimiler mon sexe, excepté dans les endroits où il était dangereux de le montrer.»

Portée par le succès de sa première commande officielle reçue en 1848 – *Labourage nivernais* [ill. p. 72-73] –, ce petit bout de bonne femme qui ne dépasse pas le mètre cinquante se lance pourtant dans une composition monumentale à la gloire des chevaux de trait. Au terme de deux années éprouvantes passées à arpenter le marché équin du boulevard de l’Hôpital à Paris, son *Marché aux chevaux* [ill. p. 64-65] triomphe lors du Salon de 1853. Acheté une petite fortune (40 000 francs) par le marchand Ernest

Gambart, qui deviendra l’un de ses meilleurs amis, la toile colossale bénéficiera d’une tournée triomphale en Grande-Bretagne en 1855-1856, puis aux États-Unis à partir de 1857. Avisés, ses marchands – Adolphe Goupil à Paris, Ernest Gambart outre-Manche, les frères Tedesco, Michael puis Roland Knoedler aux USA – mettent en place un commerce lucratif de reproductions qui assurent à la peintre des revenus considérables et une clientèle internationale. Ils l’encouragent à diffuser son image, sous forme de reproductions dédiées. Une poupée à son effigie, aux cheveux courts et en pantalon, est même commercialisée en Amérique!

Des lions en semi-liberté

Forte de ce succès et pour échapper aux obligations de toutes sortes et aux sollicitations incessantes, l’artiste animalière décide de quitter Paris. Elle souhaite vivre plus près de la nature et pouvoir s’adonner pleinement à sa «mission sainte», loin du bruit du monde. Le 12 juin 1860, elle s’installe dans son nouveau royaume, situé dans le hameau de By-Thomery, en bordure de la forêt de Fontainebleau, en compagnie de tous ses animaux ainsi que de Nathalie Micas et de la mère de celle-ci. Au gré des aménagements du parc de trois hectares de la propriété rebaptisée «domaine de la Parfaite Amitié», des dizaines d’espèces d’animaux vivent en semi-liberté. Les «pensionnaires» de Rosa seront jusqu’à 200! «Rosa Bonheur avait toujours des animaux, note dans ses mémoires le commandant Anatole



Délicieusement suranné, le «sanctuaire» de Rosa Bonheur se visite. Paré de briques rouges et de colombages à l’extérieur, le vaste atelier installé au premier étage de l’aile des communs présente à l’intérieur un décor néogothique éclectique.



Dormir comme un loir chez Rosa Bonheur ?

En 1859, Rosa Bonheur s’achète un domaine dans le hameau de By-Thomery, en bordure de la forêt de Fontainebleau, avec le produit de la vente de son art – une première pour une femme en France ! Reconstituée au début du XVII^e siècle, la demeure principale de ce domaine seigneurial du XV^e siècle compte deux étages et une aile de service latérale. Des communs sont installés à proximité : une remise pour plusieurs voitures, deux écuries, une sellerie surmontée d’un étage avec les logements des domestiques – ils sont jusqu’à neuf du temps de Rosa Bonheur. Avec Nathalie Micas, elles baptisent «le kiosque» ou «le temple des Muses» la petite fabrique Louis XVI de plan octogonal où l’artiste s’installe pour peindre, l’été. Avant d’emménager, le 12 juin 1860, Rosa Bonheur a fait construire par Jules Saunier un atelier au-dessus de la remise et de la buanderie, dans l’aile latérale. Elle le fera électrifier en 1898 et commandera également à Alexandre Jacob un nouvel atelier, plus vaste, en rez-de-chaussée. En 2017, Katherine Brault rachète la propriété, labellisée «Maison des illustres» en 2011, aux héritiers d’Anna Klumpke, disparue le 9 février 1942. Depuis, le château de Rosa Bonheur revendique sa «forme métissée» à la fois demeure historique, atelier, musée et jardin, il offre une «immersion totale dans la vie et l’œuvre de Rosa Bonheur». Avec la possibilité de dormir dans sa chambre ou dans son atelier d’hiver !



«Cerfs, chamois, mouflons, deux lions, singes, perroquets, taureaux, vaches, chevaux, chiens grands et petits, sangliers, moutons, gazelles, serins, lézards, faisans, etc. Elle en eut d'autres encore avant que je ne la connaisse.»

Anatole Rousseau, un ami vétérinaire



André Adolphe Eugène Disdéri
Portrait de Rosa Bonheur, vers 1861

Rousseau, l'ami vétérinaire rencontré en 1880. Je lui en ai connu de toute sorte. Cerfs, chamois, mouflons, deux lions, singes, perroquets, taureaux, vaches, chevaux, chiens grands et petits, sangliers, moutons, gazelles, serins, lézards, faisans, etc. Elle en eut d'autres encore avant que je ne la connaisse, elle les aimait et cherchait à gagner leur affection, aussi en étudiait-elle les mœurs, les manies, les pensées même.»

Sa voisine l'impératrice Eugénie

Loin d'être monacale, la vie à By est émaillée de visites et de soirées amicales. Le 10 juin 1865, l'impératrice Eugénie – sa «voisine» du château de Fontainebleau – lui fait la surprise et l'insigne honneur de venir lui remettre, dans son

atelier même, son «sanctuaire» comme elle le qualifie, la Légion d'honneur, faisant d'elle la première femme chevalier pour des raisons artistiques. Près de vingt ans plus tard, le 25 juin 1894, le président la Troisième République,

son ami Sadi Carnot, la nommera au grade d'officier, une première là encore pour une femme... Malgré tous ces honneurs, la fortune et une carrière pleinement aboutie, Rosa Bonheur passe le plus clair de son temps, en forêt, auprès des bêtes. En harmonie avec ses aspirations : «Je n'ai besoin de la société de personne, explique-t-elle à l'écrivain Jules Claretie. Je ne me soucie pas de la mode. Que peut faire le monde pour moi ? Un peintre portraitiste nécessite toutes ces choses, mais moi, non. Je trouve tout ce qu'il me faut dans mes chiens, mes chevaux, les biches et les cerfs de la forêt.»

Et soudain Buffalo Bill !

Anéantie par la mort de Nathalie Micas en juin 1889, Rosa Bonheur reprendra doucement goût à la vie au contact de Buffalo Bill et des cow-boys et Indiens de sa troupe du *Wild West Show*, installée à Neuilly-sur-Seine en marge de l'Exposition universelle de Paris. Ne cessant jamais de créer, à un rythme intense, elle partagera ses dernières années avec Anna Klumpke, de trente ans sa cadette. Cette «sœur de pinceau», ainsi qu'elle la désigne et dont elle fera sa légataire universelle et la passeuse de son œuvre. Le fait qu'elle soit à moitié américaine n'est pas pour lui déplaire : «J'admire les idées américaines en ce qui concerne l'éducation des femmes, lui explique-t-elle. Car vous n'avez pas, comme chez nous, le sot préjugé que les jeunes filles sont exclusivement destinées au mariage.» Et d'insister : «Vous appartenez à la nation américaine. C'est là que la femme occupe depuis longtemps la situation exceptionnellement favorable que j'ai toujours rêvée pour mes sœurs françaises. Mon féminisme et mon costume ne sont pas faits pour vous surprendre.» Questions plus que jamais d'actualité, tout comme celle de nos rapports ambigus aux bêtes. Rosa Bonheur s'étant de longue date engagée sur le versant animal, dans cette «aire où le silence de la peinture étirent le silence animal», pour reprendre les mots du poète Jean-Christophe Bailly. ■

Pour en savoir plus

■ UNE AVALANCHE D'EXPOSITIONS

Pas moins de quatre expositions rendent hommage à Rosa Bonheur pour le bicentenaire de sa naissance. Une grande rétrospective, présentée au musée des Beaux-Arts de Bordeaux, sa ville d'origine, puis au musée d'Orsay à Paris, analyse le processus créatif et la polyvalence du talent de celle qui fut tout à la fois peintre, sculptrice, dessinatrice, lithographe et photographe. Le château de Fontainebleau, où l'artiste fut reçue par le couple impérial en 1864, expose une cinquantaine d'objets donnés par Anna Klumpke, la légataire universelle de Rosa Bonheur. Enfin, divers objets, photographies et documents d'archive sont mis en scène dans sa demeure au prisme de certaines de ses œuvres perdues et de sa vie quotidienne.

«Rosa Bonheur (1822-1899)»

jusqu'au 18 septembre
> Musée des Beaux-Arts de Bordeaux
20, cours d'Albret • 05 56 10 20 56
musba-bordeaux.fr
du 18 octobre au 15 janvier
> Musée d'Orsay • 1, rue de la Légion
d'Honneur • Paris 7^e • 01 40 49 48 14
musee-orsay.fr

«Le musée des œuvres disparues»

jusqu'au 29 août
«Rosa Bonheur intime»
du 17 septembre au 29 janvier
> Château de Rosa Bonheur
12, rue Rosa Bonheur • Thomery (77)
09 87 12 35 04 • chateau-rosa-bonheur.fr

«Capturer l'âme Rosa Bonheur et l'art animalier»

du 3 juin au 23 janvier
> Château de Fontainebleau (77)
01 60 71 50 70
chateaufontainebleau.fr

■ À LIRE

Rosa Bonheur (1822-1899)

par Sandra Buratti-Hasan et Leïla Jarbouai
(dir.) • coéd. Musée d'Orsay / Flammarion
288 p. • 45 €

Le catalogue de l'exposition d'Orsay.

Rosa Bonheur par Armelle Fémelat
éd. Place des Victoires • 192 p. • 9,95 €

Rosa Bonheur, sa vie, son œuvre

par Anna Klumpke • éd. Atelier
de Rosa Bonheur • 450 p. • 50 €
Réédition en fac-similé de la biographie
de l'artiste parue en 1908.

Rosa Bonheur, capturer l'âme
par Oriane Beauvils (dir.) • éd. Faton
132 p. • 19 €



Visite en vidéo du château
de Rosa Bonheur en 100 secondes
chrono sur **BeauxArts.com**



Colonel William F. Cody
Rosa Bonheur peint ce portrait du colonel Cody, alias *Buffalo Bill*, quelques semaines après l'avoir rencontré dans le cadre de son spectacle *Wild West Show* présenté à Paris en 1889.

1889, huile sur toile, 47 x 38,7 cm

Commentaire détaillé

Labourage nivernais

1849, huile sur toile, 133 x 260 cm.

Première commande officielle reçue à la suite de son triomphe au Salon de 1848, cette scène agraire donne à voir le sombrage, premier labour réalisé à l'automne pour aérer la terre durant l'hiver. Pour la peindre, Rosa Bonheur passe plusieurs mois au château de la Cave, près de Nevers, chez le sculpteur Justin Mathieu (1796-1864). Là, elle peut étudier les bêtes de somme à sa guise et observer leur labeur quotidien. «Je résolu de peindre un attelage de trois paires de bœufs, et en me mettant à l'œuvre, j'avais bien aussi l'arrière-pensée de célébrer au moyen de mon pinceau l'art de tracer les sillons d'où sort le pain qui nourrit l'humanité tout entière», explique-t-elle à Anna Klumpke en 1899. Par-delà l'incarnation des valeurs moralisatrices de la Seconde République, dans cette allégorie de la terre nourricière pétrie de saint-simonisme, «c'est moins la ruralité que les animaux de la ruralité qui intéressent Rosa Bonheur. Les paysans sont floutés et on peut même se demander si l'artiste n'a pas tenté de transcrire une sorte de révolte de ces animaux à travers leur expression», analyse Leïla Jarbouai, du musée d'Orsay, où le tableau est conservé. Il s'agit quoi qu'il en soit d'un plaidoyer en faveur des différentes espèces bovines bourguignonnes, dont les types sont officiellement fixés sous le Second Empire.



1 Des mottes de terre «d'une vérité frappante»

Matérialisation du désir profond de l'artiste de faire parler la terre ou pur exercice de jouissance picturale ? Les mottes de terre fraîchement retournées occupent tout le premier plan de la composition. Dans un réalisme photographique, presque en trompe-l'œil. «Le riche humus noir retourné par le soc de la charrue, les brins de liseron qui apparaissent à moitié enfouis sous les mottes, la plante couchée en travers et qui vient d'être fauchée par le pied, tout cela est d'une vérité frappante», s'enthousiasme le critique d'art Edmond Texier en 1853.

2 Chronique d'une population de vaches disparue : la Morvandelle

Ce bœuf roux détonne par son cou musclé et sa robe pie-rouge à coloration latérale. «Un individu de la race primitive du Morvan, appréciée pour son agilité», explique la vétérinaire Léa Rebsamen, qui a consacré sa thèse à Rosa Bonheur. Les Morvandelles, tout comme les Charolais et les Fémelines illustrés dans le tableau, prenaient part aux activités agricoles dans la région nivernaise au XIX^e siècle.

3 Les yeux dans les bœufs

Avec sa robe blanche, ses cornes crème lisses et légèrement relevées vers la pointe, ce bœuf qui nous happe littéralement de son regard franc est, à n'en pas douter, un Charolais-Nivernais. Sa race n'est pas encore officiellement reconnue, puisque son herd-book (livre généalogique pour les espèces bovines et porcines) n'est créé qu'en 1864. Des trois races bovines visibles ici, seule la charolaise perdurera après la mécanisation des travaux des champs : elle sera élevée pour sa viande.

4 Un attelage pour l'histoire

Selon Léa Rebsamen, ce tableau constitue «un document d'archive puisque [Rosa Bonheur] représente trois races de bœufs bien distinctes, preuve de son amour des particularismes régionaux. Et elle offre au zootechnicien d'aujourd'hui un témoignage précieux !» Tête étroite et mince, naseaux roses, cornes assez longues et fines, encolure et poitrail relativement grêles : le bœuf couleur froment en tête d'attelage serait de la race féminine. Bien représentée à l'est de la Bourgogne dans la seconde moitié du XIX^e siècle, celle-ci a depuis disparu.